

RÉGIS DEBRAY

**manifestes
médiologiques**

GALLIMARD

Extrait de la publication



© *Éditions Gallimard, 1994.*

Extrait de la publication

*Voilà de la grosse toile.
Mettez-y des arabesques d'or.*

Victor Hugo.



I
POUR UNE MÉDIOLOGIE

Texte de soutenance pour « l'habilitation à diriger des recherches », présenté en Sorbonne (Paris I) le 8 janvier 1994, à un jury composé de MM. Daniel Bougnoux, Bernard Bourgeois (président), Roger Chartier, François Dagognet (rapporteur), Jacques Le Goff et Michel Serres.

I

Carte d'identité

Avant de tirer au clair ce qu'il faut entendre par ce néologisme équivoque de « médiologie », permettez-moi de retracer brièvement la route qui m'a conduit à ce projet disciplinaire.

1. RAPPEL

Route en lacets, partant du *médiateur* contemporain, sous la figure française et moderne de l'intellectuel (*Le Pouvoir intellectuel en France*, 1979, et *Le Scribe*, 1980) pour s'élever à la *médiation* dans sa nécessité logique et sans âge (*Critique de la Raison politique*, 1981), et redescendre enfin sur les *médias* ou les procédures contemporaines de l'influence (*Cours de médiologie générale*, 1991, *Histoire du regard*, 1992, *L'État séducteur*, 1993).

Au départ, il s'agissait de sonder le terme trop familier d'*idéologie*. Il m'était apparu, en dépit de l'héritage marxiste, que l'« idéologie » ne s'éclairait qu'à se soustraire au champ sémantique de l'*épistémè* pour graviter dans celui de la *praxis*. Qu'il ne fallait donc pas entendre par ce mot piégé *l'antithèse d'un savoir* – l'idéologie

comme illusion ou reflet, inversion spéculaire du réel, méconnaissance, fausse conscience, etc. –, mais le *moyen d'une organisation*. D'une incorporation. D'une incarnation collective. Les questions dites naguère idéologiques – nous dirions aujourd'hui symboliques ou culturelles – travaillent les sociétés au corps, ce pourquoi elles ne sont ni légères ni fumeuses mais lourdes, graves et « organiques ». Dans cette perspective et pour rester dans les clichés, la religion n'est plus « l'opium du peuple » mais la vitamine du faible.

Il m'est apparu ensuite que ces pratiques d'organisation avaient, tout au long de l'histoire, un axe récurrent, heureusement variable dans ses formes mais malheureusement stable en son principe, l'axiome d'incomplétude, où se noue, à mes yeux, la syntaxe religieuse de la vie collective.

Je résume ce mécanisme logique inspiré par Gödel : aucun ensemble de relations n'est relatif à lui-même ou alors ce n'est plus un ensemble. Un système ne peut se clore à l'aide des seuls éléments intérieurs au système. La fermeture d'un champ ne peut donc procéder que contrairement, par ouverture à un élément extérieur à ce même champ. Cet élément pourra être tour à tour héros fondateur, mythe d'origine, Écriture sainte, Constitution ou Testament – ce sera toujours le sacré de ce groupe, son point fixe et son trou fondateur : ce qu'il a perdu au départ et qu'il doit se redonner sans cesse, symboliquement, pour se reconstituer comme groupe.

Si tel est l'invariant structural des sociétés stables, il y aura toujours parmi nous un presque rien, un je-ne-sais-quoi d'insaisissable et d'intarissable à transmettre. Puisque aucun territoire ne se ferme à l'horizontale, la

machine à fabriquer des dieux ne s'arrêtera qu'avec la démarcation, ou l'existence effective, de communautés humaines, et le travail de la médiation n'a pas de fin. Le moindre groupe organisé aura besoin d'un corps de médiateurs ou de clercs pour lui redonner cohérence et vigueur en l'ouvrant à une valeur suréminente.

Je mentionne ici cet ouvrage d'anthropologie religieuse (*Critique de la Raison politique ou l'inconscient religieux*) bien qu'il n'appartienne pas à l'édifice médiologique, mais il en assure, dans mon esprit j'entends, les fondations. Les organes toujours renouvelés de l'*inter* sont suscités en amont par la fonction *meta*. C'est la transcendance de l'Origine, logiquement fondée, qui fait qu'il y a des interprètes. Dans l'immanence pure, on n'a pas besoin de messagers. Nos religions ont recours aux anges parce que Dieu n'est pas là.

Une fois élucidé, si j'ose dire, le *pourquoi* (il y a du symbolique en circulation), restait le *comment* (un symbole abstrait peut produire des effets concrets). Cette constante avérée, connue comme « efficacité symbolique », appelait un appareil conceptuel spécifique que j'ai appelé, en 1979, à la première ligne du *Pouvoir intellectuel*, « médiologie ».

D'une thèse, il s'agit ici. Soit. Alors, quelle est ma thèse de fond ?

Elle consiste, somme toute, à remplacer un mot par un autre. « Communication » par « médiation ». Quinze années de travail pour cela, c'est un peu maigre, me direz-vous. Mais passer d'une philosophie de la communication à une philosophie de la médiation, c'est changer d'élément. « Le Médiateur remplace le messager » : n'est-ce pas la formule même de la révolution chrétienne ? La sta-

tue de Mercure en morceaux, devant le Christ en croix : Michel Serres m'a fait découvrir, dans les stances de Raphaël, au Vatican, cette fresque de Laurotti Tommaso, baptisée *Le Triomphe du christianisme*. Sur Hermès, en l'occurrence. Un Verbe ne peut se transmettre sans se faire Chair, et la Chair n'est pas qu'amour et gloire, elle est sueur et sang. La transmission n'est jamais séraphique parce qu'elle est incarnation. Le Christ n'a pas d'ailes pour s'envoler de la Croix, et les messagers du Verbe, les Anges, ont un corps trop subtil pour faire l'affaire. Fluide est la communication, lourde est la médiation. Le messenger traverse l'espace en survol, le médiateur est traversé par le temps et la lance du centurion. Aussi la médiologie rationnelle, qui prend pour paradigme le mythe fondateur chrétien, est-elle deux fois tragique : parce qu'elle dit la souffrance, la misère et l'exclusion inscrites dans toute transmission effective d'un message, et parce qu'elle travaille l'obstacle ou l'effet pervers des messageries : le bon messenger est celui qui disparaît derrière son message, comme l'ange de l'Annonciation, évanoui sitôt qu'apparu, mais dans l'histoire effective, le médiateur prend le pas sur ce qu'il médiatise et le canal qui connecte, obstrue (saint Paul/Christ, Lénine/Marx, Lacan/Freud, etc.). L'intermédiaire fait la loi. La médiation détermine la nature du message, il y a primauté de la relation sur l'être. En d'autres termes, ce sont les corps qui pensent et non les esprits. La contrainte d'incorporation produit des corporations, que sont ces corps intermédiaires et ces institutions de savoir, normées et normatives, baptisés écoles, églises, partis, associations, sociétés de pensée, etc.

2. CONTRÔLE

Si dans je ne sais quel contrôle disciplinaire, ce néologisme un peu suspect de « médiologie » devait décliner d'un mot son identité (comme qui doit présenter ses papiers dans le métro), à la question « Eh vous là-bas, de quoi vous occupez-vous? », il répondrait : « Pas vraiment des médias, malgré le nom que je porte. J'ai affaire aux signes. » – « La linguistique s'en occupe depuis longtemps », lui répliquerait la police des frontières. – « Certes mais j'entends " signe " au sens large, et pas seulement doté de ces traits – arbitraire, différentiel, linéaire et discret – que lui reconnaissent les linguistes. J'ai affaire à toutes les traces sensibles d'une intention de sens. » – « Mais c'est le lot de la sémiologie. » – « D'autres, en effet, s'occupent du *sens des signes*. Je m'intéresse au *pouvoir des signes* : autre problème. » – « Que pose fort bien la pragmatique de la communication. » – « Sans doute, mais l'école de Palo Alto et les spécialistes des actes de langage se concentrent sur ce qui se produit dans la communication verbale, entre deux ou plusieurs interlocuteurs. Je vise, moi, au-delà des relations de parole et des chauds tête-à-tête de l'intersubjectivité, quelque chose comme une pragmatique de la pensée dans l'histoire lourde et longue des sociétés. On n'influence pas les hommes avec des paroles seulement. Les messages se transmettent aussi par gestes, par figures et images, toute la panoplie des archives du signe. » – « Pour parler clair, en somme, vous vous rattachez à l'histoire des idées, discipline éprouvée à laquelle vous voudriez donner un habillage, au goût du jour, à la mode " communication... ". » – « Non, pas vraiment. Le thème de la communication m'est, en rigueur,

étranger. J'ignore par décision ce qu'est une "idée", et j'ai dénoncé l'ineptie du mot même d'idéologie. Je n'en veux qu'aux traces matérielles du sens. Ce qui met l'histoire des idées sens dessus dessous. » Aggravant son cas, ces dénégations rendraient assez probable la reconduction de l'intrus aux frontières, hors-Université.

Il est toujours ingrat d'avoir à se présenter en se servant des notions dont on entend précisément s'affranchir, parce que tels sont les repères admis par tous et qu'il faut bien se faire comprendre. Ces préliminaires inévitablement négatifs contraignent à de pointilleuses démarcations là où régnaient jusqu'alors d'apaisantes continuités de surface. Travail irritant pour toutes les parties en cause. L'étude des *voies et moyens de l'efficacité symbolique*, puisque tel est notre objet, côtoie par force et par chance d'imposantes disciplines qui la nourrissent de toutes parts d'informations et de suggestions. Pour ce qui touche, par exemple, aux fonctions de l'image, *l'histoire de l'art* et *l'histoire des techniques* nous ont été indispensables – mais insuffisantes. De même, pour ce qui touche à l'efficacité des idées sociales, on a constamment jouté la *sociologie* bien sûr, de Weber à Bourdieu, mais aussi *l'histoire des mentalités*, celle de Georges Duby et de Jacques Le Goff, ou la *psychologie historique*, illustrée, pour l'homme grec, par Jean-Pierre Vernant, ou *l'histoire symbolique* d'un Pierre Nora, attaché aux effets de mémoire collectifs, ou encore *l'histoire culturelle*, que Roger Chartier, Jean-Claude Schmitt, Paul Zumthor et tant d'autres sont en train de renouveler. Je cite ici les arsenaux historiques où j'ai puisé armes et projectiles, mais pour les investir, si j'ose dire, dans une stratégie de recherche différente. Subversive, en tout cas, par rapport

à l'ancienne histoire des idées, puisqu'il s'agit d'en inverser le cours habituel en substituant au souci des sources celui des embouchures. Non pas : « de quoi cette pensée est-elle le produit ? », mais « qu'a-t-elle effectivement produit ? ». Non pas : « d'où vient cette information et que veut-elle dire ? », mais « qu'est-ce que cette information nouvelle a transformé dans le territoire mental de ce collectif et ses dispositifs d'autorité ? ». Décrire le développement d'une philosophie en non-philosophie, d'une morale en non-morale, d'un discours en non-discours conduit à accommoder non sur les messages eux-mêmes dans leur littéralité, ni sur l'épistémè sous-jacente à tel ou tel domaine d'énoncés, mais sur des phénomènes plus obscurs et triviaux de cheminement, diffusion, propagation. Genèse, facture et contenu des discours s'effacent alors devant leurs effets en contrebas. Car il ne s'agit plus de déchiffrer le monde des signes mais de comprendre le devenir-monde des signes, le devenir-Église d'une parole de prophète, le devenir-École d'un séminaire, le devenir-Parti d'un Manifeste, le devenir-Réforme d'un placard imprimé, le devenir-Révolution des Lumières, aussi bien que telle ou telle anecdote contemporaine, le devenir-panique nationale d'une émission radio d'Orson Welles aux U.S.A. ou le devenir-sac de riz d'une émission humanitaire à la télévision française. Disons : le devenir-forces matérielles des formes symboliques.

Sans faire une religion de l'opposition classique entre le *certum* et le *verum*, les certitudes et les vérités, mes incompétences autant que ma trajectoire m'ont personnellement cantonné dans l'étude du premier domaine : celui des mythes, croyances et doctrines, que le terme si fallacieux d'« idéologie » engloutit depuis un

siècle. L'univers des *ismes*, ou des affiliations collectives à un nom propre fondateur (platonisme, christianisme, marxisme, lacanisme, etc.), où la puissance des symboles passe par des formes spécifiques de pouvoir, ne se développe pas dans le même espace-temps, ne répond pas aux mêmes exigences de validation que l'univers des *iques* (mathématiques, physique, etc.). Les technologies de la croyance et de l'être-ensemble ouvrent un champ plus vaste mais moins aisément maîtrisable que les « technologies de l'intelligence » scrutées par Pierre Levy, ou « la science en action » si bien déconstruite par Bruno Latour et les chercheurs en sociologie de l'innovation de l'École des mines, qui dégagent les lourdes médiations du vrai, politiques, rhétoriques et industrielles. Aussi rigoureuse dans ses effets qu'évanescence dans ses causalités, la croyance est peut-être d'autant plus insaisissable que plus facile d'accès, voilée par sa familiarité et la fausse transparence de ses enchaînements. D'où, sans doute, le retard pris par la connaissance des mécanismes de l'influence et de l'emprise sur celle de la production des vérités expérimentales ou falsifiables. En regard d'une épistémologie déjà bien assurée de son objet et de ses méthodes, la « doxologie » – ou le savoir du non-savoir – balbutie. Il n'y a pas de muraille de Chine entre les deux domaines du constat et de l'adhésion, du construit et du spontané, mais nous connaissons mieux les rouages et réseaux de la science que ceux de l'imaginaire collectif. Comme si les convictions, malgré ou à cause de leur inconsistance, nous étaient plus impénétrables que les tangibles résultats du travail de la preuve. Comme si les portes fermées des laboratoires offraient moins de résistance que les portes battantes des ateliers de peinture, d'imprimerie ou d'élec-

tronique. L'hallucination politique reste un mystère; la physiologie de la vision n'en est plus un. Nous savons mieux ce que nous mesurons, et ce que mesure veut dire, quand nous calculons la masse dynamique d'une galaxie que lorsque nous chiffrons par sondage un état d'opinion. De même nous connaissons mieux les usages et les effets de l'ordinateur, l'outil quotidien des hommes de savoir aujourd'hui, que ceux de la télévision, outil et souci quotidiens des hommes de pouvoir d'aujourd'hui. Et le dialogue est des plus rares, entre ces deux catégories d'objets et de sujets.

★

Des mille plans d'occurrence de l'efficacité des signes, touchant ce mammifère symbolique qu'est l'*Homo sapiens* et *loquens*, les sciences humaines, est-il besoin de le rappeler, ont déjà amplement traité. L'anthropologie nous a montré, sur l'exemple des récitations du chaman devant la parturiente de sa tribu, comment « le passage à l'expression verbale débloque le processus physiologique » (Lévi-Strauss). Le psychanalyste confirme sur ses clients les vertus de la *talking-cure* (Freud); le sociologue de la culture met en évidence la violence symbolique exercée par les dominants à travers de simples manières de dire, de faire, de classer, de se tenir, de percevoir, de manger, dont l'arbitraire est assimilé comme naturel par les dominés (Bourdieu); le sociologue du politique sait d'expérience que commander c'est transmettre et assujettir, inculquer, puisque la domination ne fait pas ordinairement recours à la violence physique (Weber). Les poètes, de leur côté, qui ont travaillé la chose en même temps que les Princes et

bien avant les sciences humaines, ont maintes fois exalté « le mot, cette force qui va » (Hugo), ou encore les « puissances de la parole » (Edgar Poe). Mais avant eux, quelques nomades du Proche-Orient avaient inventé Dieu à leur image, en lui prêtant, tout au début, acte I scène 1, cette mystérieuse et donc divine aptitude à transmuier un dire en faire : *fiat lux*, « et la lumière fut ». Énonciation = Création. Nous avons peut-être oublié la Genèse, mais le sens commun, au fond, se prend toujours pour Yahvé lorsqu'il évoque non les trompettes qui renversent les murailles de Jéricho, mais les livres « qui font rupture », « les paroles qui ébranlèrent le monde », « les idées qui changent la face des choses », etc. Ces métaphores incolores occultent le mystère performatif en le banalisant, mais il faudra bien se résoudre à ne pas considérer comme évident que la parole de Jésus de Nazareth ait pu, à un certain point de son parcours, transformer l'Empire romain et donner naissance à la Chrétienté ; que la prédication d'Urbain II à Clermont, qui jette sur les routes des bandes de pèlerins, puis des armées entières, ait pu donner naissance à la première croisade ; que l'affichage, par un moine augustin allemand, de quatre-vingt-quinze thèses en latin dans le village de Wittenberg ait pu donner naissance à la Réforme, soit à des guerres civiles, de nouveaux États, un essor capitaliste dans le nord de l'Europe, etc. ; que le *Manifeste communiste* ait pu donner naissance à un « système communiste ». Bref, le fait qu'une représentation du monde puisse modifier l'état du monde, et non seulement sa perception, que nous tenons pour naturel, il faut se donner la peine de le constituer en énigme. La philosophie, dit-on, est fille de l'étonnement. Il ne suffit pas d'être stupéfait pour devenir philosophe, mais mes

RÉGIS DEBRAY

manifestes médiologiques

La route des savoirs positifs est-elle en s ? Après le *tournant sémiologique* des années soixante, le *tournant médiologique* amorcé par une nouvelle génération de chercheurs repart en sens inverse. Hier, dissiper l'*illusion du naturel* à l'aide des systèmes de relations logiques nous a libérés de l'empirisme et de l'incantation psychologique. Il s'agirait à présent de dissiper l'*illusion du signifiant*, en s'évadant des scolastiques du code, afin de retrouver le monde, ses matériaux, ses vecteurs et ses techniques. Et ce sera de nouveau une libération.

Non seulement déconstruire, mais reconstruire. C'est dans cette perspective que Régis Debray a placé ces deux mémoires de soutenance en Sorbonne (thèse d'Université, 1993, et habilitation à diriger des recherches, 1994).



9 782070 738564

Extrait de la publication



94-IV A73856 ISBN 2-07-073856-6 95FFtc